

Infirmierie

Autor(en): **Favre, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-705751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La force de l'habitude

Le fusilier Bolley ouvrit la porte de son appartement, posa son sac et son fusil, embrassa sa femme et la pièce du regard, après quoi il poussa la porte de la salle de bains et un soupir de soulagement. Il venait d'être rendu à la vie civile après de longs mois de mobilisation.

Avec délice, il se plongeait dans un bain tiède; volupté intense après les brèves toilettes faites à l'eau froide ou glacée, après les nuits trop brèves au sommeil haché par les heures de garde ou les autres nécessités du service — nuits étranges passées en commun dans une grange ou dans quelque salle transformée en dortoir où trente camarades étendus comme lui sur la paille craquante et poussiéreuse, sous l'ampoule voilée de papier bleu, ronflaient de concert, tandis que luisaient, dans l'ombre, les fusils.

Inconfort, fatigue, inquiétudes — pourtant Bolley s'était accoutumé à cette vie un peu rude, voire animale, qui consistait à manger, boire, dormir, veiller près d'un pont miné ou une gare frontière, exécuter des ordres, remplir des corvées. Sa personnalité limitée, bronzé sous le rude habit gris-vert, mais ragaillard par l'amitié née entre tous ces hommes hiers séparés, aujourd'hui passant ensemble toutes leurs heures, d'une aube à l'autre.

Une fois sorti du bain, Bolley se sèche, s'offrit le luxe oublié de l'eau de Cologne et, dispos dans du linge frais, s'attabla pour le repas du soir, l'assiette blanche remplaçant la gamelle grasse, songeant d'avance à la joie prochaine qu'il aurait à coucher dans un vrai lit, le sien, et non plus presque à même le plancher.

Hélas et catastrophe! il avait si bien perdu l'habitude de s'étendre sur une couche aussi douce, qu'il ne put trouver le sommeil, se tourna, se retourna et passa en définitive une fort mauvaise nuit.

Le lendemain matin, sa résolution était prise et l'on vit ce spectacle ahurissant: Bolley, civil, aller acheter une belle botte de paille et l'étaler avec amour au beau milieu de son salon. Au grand étonnement de sa femme délaissée, il passa la nuit suivante sur sa paille et dormit comme un loir et comme un militaire, c'est-à-dire à poings fermés. Cependant à 4 heures du matin, et c'est

là une magnifique démonstration de la force de l'habitude, il se réveilla en sursaut et alla monter la garde une heure devant sa porte, puis, se précipitant dans la chambre à coucher, il hurla: Debout, là-dedans! après quoi il s'offrit la joie indicible de se recoucher et d'agonir de noms d'oiseaux l'auteur du commandement. Tout continua de la même manière et la vie devint rapidement intenable pour ses proches non accoutumés à l'existence virile et militaire. Il terrorisa la petite domestique par ses commandements: ce n'étaient que des «A l'ordre!», «Rompez!», «Et que ça saute!», «Remettre!» et la malheureuse, épouvantée, ayant cassé un plat, Bolley commanda férocelement tandis qu'elle ramassait les débris de vaisselle: «A terre! debout! à terre! debout!» tel un officier instructeur. Il n'envoyait sa femme faire des achats dans un magasin qu'en lui disant d'aller vite «réquisitionner» la marchandise désignée; et chaque fois qu'elle sortait, il lui remettait une permission signée de sa main avec rentrée à heure fixe. De plus, l'infortunée ne devait aller faire ses courses qu'après avoir fait vérifier sa tenue et masque à gaz en bandoulière.

Mais tout se tasse. Un jour, un soir plutôt, amolli par un dîner fin, Bolley oublia d'aller coucher sur sa paille — sous prétexte de la changer, sa femme enleva la botte et on n'en parla plus.

Les effets militaires réintégrèrent le coffre qui leur était destiné et recommencèrent à dormir en compagnie des boules de naphthaline. Les jurons et les ordres se firent plus rares, puis disparurent en même temps que le bonnet de police, porté le matin encore comme dernier vestige d'une époque disparue. Le café au lait remplaça le chocolat du matin. Un jour enfin, la gamelle céda sa place à une fine tasse de porcelaine et sur la table du petit déjeuner le gros pain bis fédéral fut remplacé par un mignon petit croissant doré.

Le fusilier Bolley était enfin redevenu Monsieur Bolley, gérant d'immeubles. De méchantes langues prétendirent même que son épouse avait repris le commandement... mais ce sont de petits secrets que nous ne dévoilerons point!

Quelque part....

INFIRMERIE

Un sacré brouillard tamise la lumière qui marque la fenêtre d'une petite maison isolée, une de ces boîtes tranquilles où Messieurs les Sanitaires peuvent mener une vie du tonnerre, à partir de 10 heures du soir, à l'heure où tout le monde est sensé ronfler.

Il y a un bon moment que je suis arrivé à l'infirmerie et je me suis couché sur la paille, meurtri de courbatures: la grippe, quoi!

A côté de moi, un gros garçon de paysan emmitoufflé dans un tas informe de couvertures. Il tousse comme un cheval tandis qu'un troisième, un Genevois insouciant, dévore des romans. Il doit avoir mal au pied.

Une odeur de transpiration et de rata flotte. Les malades viennent de souper. Il y a eu du bouillon gras — très gras même — et des spaghettis aux tomates. Dans un coin, les bidons encore à demi pleins de nourriture refroidie, attendent de servir au repas des porcs, après avoir «régalé» les hommes. Les sanitaires ont complété leur repas d'une tranche de biscuit, extraite du paquet d'un camarade, qui reçoit de généreux collis de sa tendre amie, une fille joufflue et rose.

Nous, les malades, nous avons également songé à agrémenter notre ordinaire: la petite bonne qui travaille chez le syndic du village, a pensé à nous apporter des tranches de gâ-

teau. C'était très gentil, et avec le thé refroidi, nous aurons eu ainsi un agréable complément au souper un peu lourd pour des malades.

Les sanitaires, eux, ne s'en font pas. Qu'ils jouent aux cartes avant ou après la visite, peu importe. En ce moment, ils discutent très fort. Ils ont dû faire un exercice ce matin, et ils sont rentrés cet après-midi, crevés de fatigue. Pauvres chérubins! Pensez: 12 km à pied avec le paquetage réduit. Quelle saleté! En une journée, sur 12 km, il y a des impressions dignes de la retraite de Russie à raconter: l'inspection du major-médecin, le transport des faux-blessés, la marche dans les gorges, etc.

Il fait un peu cru dans cette infirmerie. Mon voisin le fait remarquer au sanitaire, le grand chef, un appointé très fatigué:

— Eh, vieux, il fait froid dans cette cambuse.

— Tu n'as qu'à remettre du bois.

— Oh, pardon, Monsieur!

Et le malade se lève pour aller dans la remise chercher quelques bûches de sapin qui font une flamme claire et donnent une température plus que modérée. Le bois dur manque: il est entassé à la forêt.

La porte de l'infirmerie s'ouvre. C'est le médecin...? non, mais des copains qui viennent faire une visite à leurs cama-

rades sanitaires, et par malheur, ils doivent passer par le local des malades pour aller chez eux: courants d'air, poussière, bruit, c'est parfait.

— Salut, Vauruz, qu'est ce que tu dis? demande l'un des visiteurs au sanitaire en bras de chemise, tenue d'infirmerie.

— Tais-toi, il y a un boulot fou. Regarde cette équipe.

Les trois malades que nous sommes ne bronchent pas. Tout en parlant, le sanitaire Violley, un tout vif, extrait quelques pastilles d'une rangée de tubes. Quand il en a rassemblé, quelques-unes dans le creux de la main, il passe à la distribution: 4 pour le grippé, 4 pour le toussoteux et 1 pour celui qui a mal au pied. Oui, il en a demandé pour voir «le goût que ça a!» Il s'est d'ailleurs subitement découvert un mal de cou qui justifie une intervention bénigne.

La porte de l'infirmerie s'ouvre et se referme avec fracas. Tout essouffé, un artilleur s'explique:

— Dis sanitaire, j'ai un mal de caillou terrible. Tu n'as pas une aspirine ou quelque chose?

— Tu es fou, viens à la visite ...

— Penses-tu, je suis de garde.

— Eh bien tiens ... et le sanitaire disparaît dans l'autre pièce avec son artilleur et ils reviennent tout aussitôt.

— Je regrette, mon vieux, je n'en ai plus, tu vois; j'en ai demandé au Régiment. Ils n'ont pas voulu m'en donner.

— C'est une sale boîte, votre infirmerie, réplique l'artilleur d'un ton narquois.

La porte s'ouvre. Cette fois c'est un officier à casquette galonnée et à bottes de cheval qui entre: le médecin, ou en langage de troupe: «le toubib».

Des claquements de talons, énergiques de la part des visiteurs qui se sentent un peu des intrus, mous de la part du sanitaire qui n'a pas l'esprit militaire, — oh, mais pas du tout!

— Alors Vauruz, qu'est ce qu'ils ont, ces hommes?

L'homme de garde s'annonce:

— Mon Capitaine, fusilier Jacot. Moi, je dois avoir une bronchite, je tousse tout le temps.

— Et vous, reprend le Capitaine, s'adressant à deux «visiteurs».

— On est en visite, mon Capitaine.

— Eh bien filez, allez! Vous n'avez rien à faire ici! ... et ces gens là — reprend-il en regardant les trois malades étendus dans la paille ... Vous!

— J'ai toujours mal à ce pied.

— Montrez!

Le malade découvre son pied, déformé par le port de mauvais souliers, et jauni par le manque de mouvement.

Le médecin, après un regard fuyant, conclut:

— Oui, vous resterez encore 2 ou 3 jours ici.

— Je peux pas rejoindre plus vite, mon Capitaine?

Lorsque la troupe mène une vie difficile — en temps de manœuvres par exemple — on cherche n'importe quel prétexte pour être malade, et l'infirmerie devient un objectif difficile à atteindre. Mais quand il fait beau et qu'on ne fait que de l'instruction, on préfère être avec les copains, mais alors si l'on doit aller un jour à l'infirmerie, il n'y a plus moyen d'en ressortir. On truque la maladie à son avantage. En prenant la température, on frotte un peu le thermomètre pour faire monter la fièvre au point voulu, 37,7° par exemple. Et si l'on a envie de s'en aller — cela c'est plus difficile, on fait retomber le thermomètre à 36,6° quand il marque plus de 37.

Mais les médecins et sanitaires sont devenus si méfiants, que 9 malades sur 10 sont considérés comme simulateurs et il n'est pas rare de voir un malade se présenter 2 ou 3 soirs de suite à la visite, avant d'être «agréé».

Le Capitaine a terminé son inspection et il s'entretient avec le sanitaire:

— 2 pastilles de Pyramidon à Trollux et 1 pastille de ... (ici un mot très pharmaceutique) à Juvet ... Notez!

Le sanitaire monte à l'étage pour rejoindre ses camarades qui ont trouvé que la visite avait duré longtemps, et que le jeu de cartes languissait, faute de partenaires.

Car. P. Favre.

Un poste de guetteurs d'avions

On y accède sans difficulté par un chemin serpentant sur les flancs de la colline verdoyante, du sommet de laquelle on jouit d'une vue d'ensemble magnifique dans toutes les directions et sur toute la campagne environnante.

Brusquement, au détour du sentier, apparaît, non loin du sommet, un bosquet de verdure duquel émerge une petite tourelle que le pinceau du camoufleur a badigeonnée de vert, de brun et de jaune, avec tout l'art du métier. C'est là que, du haut de la tourelle, inlassablement quelques guetteurs du service de repérage et de signalisation d'avions (S. R. S. A.) scrutent, quelque part en Suisse, la portion de ciel qui leur est attribuée. Tâche ingrate s'il en est aujourd'hui, alors que le pays n'est pas en guerre, mais qui deviendrait combien importante si les hostilités venaient à s'étendre à la Suisse.

La tourelle est fixée sur une petite maisonnette cachée dans le feuillage et qui s'est trouvée là à point nommé pour donner asile au poste S. R. S. A. de la région. A vrai dire, c'est plutôt une cabane qu'une maisonnette et l'on en a vite fait le tour. Deux petites pièces la composent, mais elles suffisent amplement au bonheur de nos guetteurs qui sont encore parmi les privilégiés, car bien d'autres postes ne possèdent pas ce confort et doivent se contenter du simple bivouac sous la tente.

Dans la chambre commune, un large divan dont le creux profond atteste des excellentes «flemmes» qu'on doit y poser, en dehors des heures de travail ou de vigie, est accompagné d'une petite table et de quelques chaises branlantes. Les parois sont décorées de gravures et photos sur lesquelles on reconnaît l'officier supérieur chef du S. R. S. A. et naturellement le général Guisan, dont la mâle physionomie semble jeter un regard approbateur sur cet intérieur rustique de soldats.

L'autre pièce, minuscule, sert de cuisine et l'on y trouve un magnifique potager à quatre trous, un évier et de la vaisselle. C'est là qu'opère le cuisinier-chef de l'équipe auquel ses camarades vouent un culte tout particulier en égard à l'excellent rata qu'il leur sert chaque jour. Mais il est juste de dire aussi que tous se sont mis à popoter avec succès et que des talents

culinaires insoupçonnés jusqu'alors se sont révélés au cours de cette mobilisation.

Enfin, devant les deux pièces, court une galerie couverte où trois petits chats, nés la semaine dernière, jouent et se mordillent les oreilles dans une panier en osier.

On accède à la tourelle d'observation en escaladant une échelle extérieure de laquelle on passe sur une plateforme de six mètres carrés environ, dont la moitié est recouverte d'un toit. Sous cet abri est installé le bureau et l'appareil téléphonique reliant le poste à la centrale de renseignements qui, comme on le sait, est chargée de donner l'alerte aux organismes de DAP, si besoin est. Les parois de la tour sont tapissées de cartes topographiques et de dessins de silhouettes des différents types d'avions modernes ainsi que des couleurs qu'ils doivent réglementairement porter selon l'armée et le pays auxquels ils appartiennent. Enfin, outre les jumelles individuelles des guetteurs — qui sont du modèle de celles employées par l'artillerie —, deux jumelles montées sur pieds constituent le matériel d'observation.

L'une d'elle permet, aussitôt qu'un avion est en vue, de déterminer son altitude (au moyen de l'angle de site), sa situation au-dessus du terrain, sa direction de vol, etc.

En 40 secondes, peut-être même 30 avec une équipe bien entraînée, un tel poste est à même de transmettre à la centrale de renseignements les données suivantes: heure, direction de vol, situation, nombre d'avions, genre, nationalité et altitude.

La multiplicité des postes disséminés sur toute la surface du pays permet ainsi de suivre avec précision les passages d'avions de toute nature au-dessus de notre territoire et de déclancher des alertes s'il y a lieu.

On sait que pour la période actuelle, la Suisse ne considère pas le survol du territoire par un avion étranger comme étant nécessairement un acte hostile. On estime en effet que s'il n'y a pas intention agressive manifeste, les centrales de renseignements ne donnent pas, dans la règle générale, l'ordre d'alerte. C'est pour ces motifs qu'ont pu se produire, sans alerte